

Fiche n° 1

Prince d'orchestre, Metin Arditi

2012, éditions Actes Sud

■ **L'auteur**

Metin Arditi est né en 1945 à Ankara. Il a étudié à l'école polytechnique fédérale de Lausanne et à Stanford. Il est écrivain mais aussi physicien. Il réside actuellement en Suisse et il préside la fondation des Instruments de la Paix. Son roman *Le Turquetto*, en 2009, a reçu de nombreux prix.

■ **L'œuvre et son contexte**

L'œuvre de Metin Arditi est très bien accueillie dans plusieurs pays. Il a été primé à de multiples reprises. Son projet d'écriture tourne autour de thèmes récurrents. En effet, il réfléchit souvent sur les difficultés de la filiation, la solitude et l'exil.

■ **L'œuvre en quelques mots**

Ce roman est construit en cinq parties. Mais le prologue, comme dans une tragédie classique, commence par la fin. Le développement, en un long flashback, permet d'arriver au jour fatidique du suicide du personnage principal. Ce faux prince possède une personnalité détestable, mais la fiction lui procure des circonstances atténuantes. Cette lente chute qui conduit Alexis Kandilis vers une fin tragique est parsemée d'embuches et de rencontres toutes plus déplaisantes les unes que les autres. Il ne sera peut-être lui-même que dans la chambre d'hôpital d'un jeune homme en état de mort artificielle.

■ **Le thème dans l'œuvre**

La musique est toute la vie d'Alexis Kandilis. Elle est la seconde vie d'un homme plus que blessé et qui trouve dans la perfection de sa direction un paradis qui le place largement au-dessus des autres. Il est abandonné dans un pensionnat en Suisse où il ment aux autres pensionnaires. Il s'invente un père «bijoutier» très riche. Quand les autres apprennent que son père est en prison et que sa mère ne viendra pas de tout l'été, ils le mettent à l'écart et se moquent de lui. C'est à ce moment-là, que piqué au vif, il décide de devenir célèbre. Se sachant doué pour la musique, il commence à briller dans ce domaine. Il mène une carrière internationale, jusqu'au jour, où il commet l'irréparable. Il a une attitude insultante envers tous les membres de son orchestre et il s'en prend particulièrement au percussionniste. Écarté de la direction, il réfléchit à sa vie et aux hasards qui la construisent, il prend «du recul».

Il confie son sort à une petite boule dans un casino et il se ruine complètement. Ce qui pousse sa femme Charlotte, déjà distante, à demander le divorce. Il est placé en maison de repos, dans une « clinique psychiatrique », même s'il a fait son travail comme chef d'orchestre, un « travail immense ». Là il rencontre un homme aussi seul que lui, attaché au destin de son fils, immobile sur son lit d'hôpital. Cette relation, une des rares qui soit positive, va l'aider à reprendre foi en la musique. Il recommence à composer, mais toujours obsédé par la musique de Malher, morbide et inspiratrice. Il passe les derniers mois de sa vie en compagnie de deux femmes grossières qu'il n'aime pas mais qui lui apportent, un temps, un grand réconfort. Pris de folie, il va les assassiner avant de sauter dans le vide. Le lecteur a compris depuis longtemps la tragédie qui se noue dans cet espace clos. Il est évincé d'un festival en Suisse, il n'a pas réussi à conquérir un prix prestigieux. Il est rejeté de tous. Il ne supporte pas l'homme qu'il est devenu. La musique est un univers de référence omniprésent dans ce roman savamment construit qui analyse de manière féroce les travers de ces génies portés au pinacle et destitués de leurs prestigieuses fonctions du jour au lendemain. Le lecteur est complice de cette autopsie d'une existence qui éclate sous ses yeux. Ce roman, comme un *memento mori*, rappelle qu'il faut profiter de chaque instant, rester modeste et aimer suffisamment les autres pour ne pas se retrouver en seule compagnie de gens que l'on méprise.

■ Tout est dit

« Il se sentit partir en vrille. Qui pensait-elle être pour le traiter de la sorte ? »

« Les gens se parlent tu le sais. Tout le monde te court après lorsque tu as du succès, et dans le cas contraire... »

■ Échos

- E.T.A. Hoffmann, *Le Violon de Crémone*
- Jean Echenoz, *Ravel*
- Andrejz Wajda, *Le Chef d'orchestre*

Agnès Felten

Fiche n° 2

Gambara, Honoré de Balzac

1837, in *Revue et gazette musicale de Paris* (Folio)

■ L'auteur

Honoré de Balzac (1799-1850) est l'auteur de la somme romanesque « La Comédie humaine » ; à la fois réaliste, romantique et fantastique, sa création échappe à toutes les classifications génériques et représente l'un des sommets littéraires français, avec les œuvres de Stendhal et de Flaubert.

■ L'œuvre et son contexte

Écrite à la demande de M. Schlesinger, la nouvelle *Gambara* sera reprise dans *La Comédie humaine*, où elle fait partie des « Études philosophiques ». Restée passablement incomprise à sa parution, elle a depuis été reconnue comme l'originale et puissante évocation d'un « musicien maudit », le « Gambara » du titre. Afin d'être convaincant, Balzac avait d'ailleurs eu à cœur de se documenter aussi précisément que possible, entre autres auprès de Jacques Strunz (1783-1852). Mais c'est à son ami Belloy qu'il dédie son court récit : « Vous avez créé GAMBARA, je ne l'ai qu'habillé » (*Gambara*, dédicace à M. le marquis de Belloy).

■ L'œuvre en quelques mots

Le comte Marcosini, noble milanais de passage à Paris, s'éprend de Marianna, une pauvre mais jolie femme, d'« une misère profonde, radicale, ancienne, invétérée ». Elle est mariée à un compositeur de musique méconnu nommé Gambara, également facteur d'instruments, souvent ivre et toujours ruiné... le comte s'enfuit finalement avec la belle, qu'il abandonnera pour une danseuse : elle reviendra alors vers son mari, toujours aussi misérable. Au-delà de l'anecdote adultérine, Balzac se plaît surtout à décrire le « panharmonicon », présenté en 1807 à Paris par J.N. Mæzel, et qui produit « La musique la plus pure et la plus suave que le comte eût jamais entendue [...] comme un nuage d'encens au-dessus d'un autel ».

■ Le thème dans l'œuvre

Le critique P. Brunel a souhaité réunir trois nouvelles « artistiques » de Balzac (sans *Le Chef-d'œuvre inconnu*, toutefois), car il voit entre *Sarrasine* (sculpture et chant), *Gambara* (musique) et *Massimilla Doni* (opéra et chant) une profonde unité – une harmonie. Le « sensualisme italien » et « l'idéalisme allemand » s'opposent dans un duel tout scolastique : la supériorité de l'esquisse sur le tableau fini, le pouvoir que

possède la musique d'éveiller les souvenirs». Les débats passionnés autour des musiques « nationales », les analyses de telle séquence d'opéra (ici, *Robert le Diable*) ou de telle phrase mélodique se costumant en histoire sentimentale assez plate, pour servir la cause des innovations en musique, ou des fidélités remarquables. Persuadé qu'il va révolutionner l'art musical, Gambara va de déception en souffrance, et de misère en ruine : « Un instrument sur lequel il comptait pour faire fortune, et qu'il nommait le *Panharmonicon*, avait été vendu par autorité de justice sur la place du Châtelet, ainsi qu'une charge de papier réglé, barbouillé de notes de musique ». Trop précoce, son art de la composition ne parvient pas à séduire un public encore attaché aux formes ornementales anciennes, et de plus rebuté par le caractère ombrageux et acariâtre de ce double mal aimable des musiciens d'Hoffmann. Comme par un biais cognitif, on reconnaît également la plainte de Frenhofer dans la déploration de Gambara : « Ma musique est belle, mais quand la musique passe de la sensation à l'idée, elle ne peut avoir que des gens de génie pour auditeurs, car eux seuls ont la puissance de la développer ». Travaillée par les théories contemporaines de « philosophie naturelle » qui nourrissent les méditations sur l'art et ses mystères, *Gambara* se ramène parfois à une conversation enfiévrée entre plusieurs sensibilités ; mais la synthèse proposée éclaire néanmoins ces débats avec l'énergie militante de « l'artiste total » qu'était Balzac : « La musique est tout à la fois une science et un art. Les racines qu'elle a dans la physique et les mathématiques en font une science ; elle devient un art par l'inspiration ».

■ Tout est dit

« En musique, les instruments font l'office des couleurs qu'emploie le peintre. »

■ Échos

- Honoré de Balzac, *Massimilla Doni*
- E.T.A. Hoffmann, *Le Conseiller Krespel*
- Béatrice Didier, « Logique du récit musical chez Stendhal et chez Balzac », 2006
- Thierry Bodin, « Balzac et la musique », dans *L'artiste selon Balzac*, 1999

Isabelle Casta

Fiche n° 3

Massimilla Doni, Honoré de Balzac

1839, éditions Souverain (Folio classique)

■ L'auteur

Honoré de Balzac (1799-1850) est l'auteur de la somme romanesque « La Comédie humaine ». À la fois réaliste, romantique et fantastique, sa création échappe à toutes les classifications génériques et représente l'un des sommets littéraires français, avec les œuvres de Stendhal et de Flaubert.

■ L'œuvre et son contexte

Massimilla Doni paraît avec un préambule soulignant le rôle que Stendhal avait joué pour faire connaître le musicien Rossini en France. Recueillie dans « La Comédie Humaine », cette nouvelle est en tête du volume, suivie de *Gambara* – ce qui chronologiquement s'explique, puisque l'héroïne éponyme est devenue entre-temps l'épouse de son « sigisbée » le prince Emilio.

■ L'œuvre en quelques mots

À Venise, Emilio Cane Memmi est le chevalier-servant de la belle Massimilla Cataneo (née Doni). Cet amour reste chaste malgré le désir des deux amants, car Emilio semble frappé d'impuissance... Surgit alors la Tinti, une diva déjà maîtresse du mari, et qui se donne à Emilio dans des circonstances mélodramatiques. Pourtant, elle-même est passionnément aimée d'un chanteur, et elle accepte de laisser érotiquement sa place à Massimilla, pour restaurer l'harmonie perdue et ainsi assurer le bonheur de tous.

■ Le thème dans l'œuvre

Selon l'idée directrice des « Études philosophiques » consacrées à l'art, l'intensité de la pensée entraîne l'échec de la réalisation vocale... ou musicale. Aimer Clarina Tinti, pour le ténor Genovese, révèle ainsi l'identité de nature entre l'impuissance en amour et en art, puisqu'il chante magnifiquement quand rien ne le trouble, selon P. Brunel : « [...] Un éloge de Genovese, qui chante Almagiva à la perfection, et un compte rendu de l'esprit des conversations dans la loge de Massimilla Doni, devenue la duchesse de Cataneo [...]. Au dialogisme de *Gambara* succède ici une véritable polyphonie. », et se ridiculise dès qu'il oublie son art pour exhaler sa flamme « Quelle fut la surprise des convives qui avaient écouté Genovese au bord de la mer, en l'entendant braire, roucouler, miauler, grincer, se gargariser, rugir, détonner, aboyer, crier, figurer même des sons qui se traduisaient par un râle sourd ». Autre

déplacement : ce n'est plus, comme dans *Gambara*, Meyerbeer et la musique allemande qui sont célébrés, mais Rossini et la musique italienne. Enfin, la capacité de l'opium à développer les rêves remplace l'exaltation créatrice provoquée par le vin... même si la splendeur des duos amoureux sert toujours de révélateur anaphorique à la tendresse qui unit les deux héros : « Tous deux ils se prirent la main, et entendirent ainsi le duo qui termine *Il Barbiere*. "Il n'y a que la musique pour exprimer l'amour, dit la duchesse émue par ce chant de deux rossignols heureux" ». D'ailleurs l'analyse, centrale dans la nouvelle, du *Mosé* de Rossini met explicitement en abyme les passions des protagonistes... « Comme ces trois accords vous glacent ! dit-elle. On s'attend à de la douleur. Écoutez attentivement cette introduction, qui a pour sujet la terrible élogie d'un peuple frappé par la main de Dieu ». Malgré le caractère pour le moins farfelu de l'intrigue sentimentale, le parallèle établi entre les qualités d'analyse de Massimilla et le génie interprétatif de la Tinti fait d'elles de parfaites égales, qu'il est juste d'applaudir ensemble : « Le médecin, surpris par ce contraste, un des plus magnifiques de la musique moderne, battit des mains, emporté par son admiration. – Bravo la Doni ! fit Vendramin qui avait écouté » ; si l'une l'emporte par la sensualité et le chant, l'autre gagne par le charme, la sensibilité et la finesse ; personne n'est odieux, même pas le vieux viveur débauché Cataneo... et c'est cette générosité de Balzac envers ses personnages, portée par l'évocation opératique constante, qui donne son originalité et sa valeur au récit.

■ Tout est dit

« Tous deux ils se prirent la main, et entendirent ainsi le duo qui termine *Il Barbiere*. "Il n'y a que la musique pour exprimer l'amour, dit la duchesse émue par ce chant de deux rossignols heureux". »

■ Échos

- Honoré de Balzac, *Gambara*
- « L'Opéra et son double : une lecture duelle de *Massimilla Doni* et *Beatrix* », Mireille Labouret, 1987
- Didier Béatrice, « Le temps de la musique : trois nouvelles de Balzac », *L'Année balzacienne* 1/2007 (n° 8), p. 49-58

Isabelle Casta

Fiche n° 4

Sarrasine, Honoré de Balzac

21 et 28 novembre 1830 in *La Revue de Paris* (Classiques & Cie, Hatier)

■ **L'auteur**

Balzac (1799-1850), auteur réaliste, a regroupé en 1842 l'ensemble de son œuvre romanesque (à l'exception de ses textes de jeunesse) sous le titre de *La Comédie humaine*, vaste fresque de plus de 90 titres qui dépeint la société française de 1789 à la fin de la monarchie de juillet en 1848.

■ **L'œuvre et son contexte**

Initialement intégré parmi *Romans et contes philosophiques*, puis dans *Scènes de la vie parisienne* de *La Comédie humaine*, ce récit bref témoigne des goûts et de la culture musicale de son auteur. Publié quelques mois après la révolution de juillet, le texte ne fait aucune allusion directe à l'actualité.

■ **L'œuvre en quelques mots**

En 1758, à Rome, le talentueux sculpteur Ernest-Jean Sarrasine tombe éperdument amoureux de la cantatrice Zambinella, incarnation de « la beauté idéale ». Cependant, cette *prima donna* est un castrat. Quand il découvre la vérité, l'artiste anéanti le fait enlever et s'apprête à le tuer lorsque les sbires du cardinal Cicognara, protecteur du *musico*, l'exécutent.

■ **Le thème dans l'œuvre**

Le thème de la musique parcourt l'ensemble de la nouvelle au travers de deux figures féminines, symboles du chant parfait. Dans l'incipit, un narrateur anonyme nous rapporte qu'un étrange vieillard à la voix cassée (petit, squelettique, habillé à l'ancienne mode, paré de bijoux et portant une perruque blonde bouclée) est apparu lors d'un concert donné dans le salon parisien de la riche famille de Lanty. « *Ce cadavre ambulante* », oncle de M^{me} de Lanty est fasciné par « *la voix enchanteresse* » de sa petite-nièce Marianina, alors qu'elle finit la cavatine de *Tancredi*. L'adolescente se révèle particulièrement douée, elle supplante les meilleures cantatrices de l'époque : « *son chant faisait pâlir les talents incomplets des Malibran, des Sontag, des Fodor* ». Elle est également dotée de la faculté de « *savoir unir au même degré la pureté du son, la sensibilité, la justesse du mouvement et des intonations* ». Le narrateur raconte à M^{me} de Rochefide l'histoire du jeune sculpteur Sarrasine venu à Rome en 1758 et qui, au théâtre d'*Argentina* est sous le charme des « *voix italiennes habilement mariées* ».

Lorsque la Zambinella se met à chanter, le délire s'empare de lui : Sarrasine admire à la fois la beauté physique de la cantatrice (« *chef-d'œuvre!* ») et sa « *voix agile, fraîche et d'un timbre argenté, souple comme un fil* ». La jeune femme qui semble répondre à son amour l'invite à un souper au cours duquel les convives chantent « *des duos ravissants, des airs de la Calabre, des seguidilles espagnoles, des canzonettes napolitaines* ». Cependant, la Zambinella lui fait comprendre que leur relation est impossible (« *Si je n'étais pas une femme ? demanda timidement la Zambinella d'une voix argentine et douce.* ») Alors que le sculpteur assiste à un concert au palais de l'ambassadeur, il apprend que cet être à « *la voix céleste* » est un castrat, actuel protégé du cardinal Cicognara (« *C'est moi, Monsieur, qui ait doté Zambinella de sa voix. J'ai tout payé à ce drôle-là, même son maître à chanter* », lui apprend le prince Chigi). Foudroyé par cette révélation, il décide de tuer cette « *créature* » qui sera finalement sauvée *in extremis* : c'est le singulier vieillard du début de la nouvelle décrit trente-trois ans après ces faits.

■ Tout est dit

« Pour la première fois de sa vie il entendit cette musique dont M. Jean-Jacques Rousseau lui avait si éloquemment vanté les délices [...] »

« Son âme passa dans ses oreilles et dans ses yeux. Il crut écouter par chacun de ses pores. »

« [...] en Italie [...] On n'y fait plus de ces malheureuses créatures. »

■ Échos

- Honoré de Balzac, *Gambara, Massimilla Doni*
- Roland Barthes, *S/Z, Seuil*, 1970
- Gérard Corbiau, *Farinelli*
- E.T.A. Hoffmann, *Le Conseiller Krespel*

Christine Girodias-Majeune